

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 4 (1866)
Heft: 24

Artikel: Coppet : suite
Autor: Monnet, L.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-178861>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

nations. Ici s'est toujours présentée une véritable difficulté; disposera-t-on les produits d'après leur nature ou d'après leur origine? Dans le premier cas, il sera presque impossible de mesurer la force productive d'un pays et d'établir une comparaison entre les diverses contrées du monde. Dans le second cas, au contraire, vous verrez successivement une série d'expositions partielles, formant par elles-mêmes un tout complet; mais le spécialiste, celui qui veut particulièrement étudier telle ou telle branche d'industrie, devra courir d'un pays à l'autre, d'un bout du bâtiment à un autre bout, pour trouver des produits similaires qu'il aurait pourtant intérêt à examiner dans leur ensemble.

N'est-il pas possible de concilier ces diverses exigences? C'est ce que l'on a obtenu dans le palais de l'exposition de 1867, en supprimant les galeries supérieures et divisant la surface du bâtiment, qui présente la forme d'un rectangle arrondi à ses extrémités, en galeries parallèles et concentriques. Les produits de même nature ou qui appartiennent à une même catégorie sont rangés dans la même ligne, sur tout le pourtour de l'édifice; les produits d'une même nation, au contraire, sont disposés sur une même ligne, allant du centre à la circonférence. Que l'on se figure l'emplacement d'un immense cirque, un peu allongé; les diverses rangées de bânes représenteront, la première, la place réservée aux œuvres d'art, la deuxième, celle du matériel et des applications des arts libéraux, la troisième, les meubles et autres objets qui servent à l'habitation, etc., l'arène étant ici représentée par un jardin magnifique où le visiteur viendra chercher un repos après la fatigue d'une longue course. En partant de ce jardin pour se rendre à l'extérieur, on trouvera réunis, par galeries successives, les produits de la Suisse, ou ceux de l'Espagne, ou ceux de la Nouvelle-Calédonie, suivant le *rayon* dans lequel on se sera aventuré.

De cette manière, tous les goûts seront satisfaits.

S. C.

Coppet.

VI.

Nous arrivons enfin à l'étoile la plus brillante de cette constellation de personnages célèbres dont le souvenir rayonne encore d'un si vif éclat autour du château de Coppet; à cette femme de génie qui, jusqu'ici, n'a pas eu d'égale parmi les personnes de son sexe. Les écrits de M^{me} de Staël eurent une telle influence sur ses contemporains, que le premier consul en fut inquiété et la fit exiler. Napoléon faisait peu de cas des écrivains penseurs et n'aimait guère les femmes qui se mêlaient de politique et d'affaires d'état. On raconte qu'à leur première entrevue, M^{me} de Staël ayant demandé à Bonaparte « quelle était la femme qu'il estimait le plus, » celui-ci aurait répondu avec sa brusquerie de soldat : « Celle qui fait le plus d'enfants. » Il est évident qu'il ne pouvait exister de sympathie entre cette femme philosophe et le grand capitaine. C'est cependant à cet arrêt d'exil prononcé par le despotisme que nous devons d'avoir possédé assez long-

temps et à plusieurs reprises, sur nos rives, l'auteur de *Corinne*, de *Delphine* et de l'*Allemagne*. Sans cette circonstance, M^{me} de Staël n'aurait guère habité Coppet, tant elle aimait Paris, ce centre d'activité intellectuelle qui faisait toute sa vie et dont elle ne pouvait se passer. On sait ce qu'elle répondait lorsque ses amis, exilés comme elle, et qui venaient la visiter dans son magnifique château, lui vantaien la beauté du site et les charmes de sa retraite : « Ah! disait-elle, je préfère le ruisseau de la rue du Bac. » Avant son exil, M^{me} de Staël demeurait, à Paris, rue de Grenelle Saint-Germain, près de la rue du Bac, où coulait, en effet, un petit ruisseau.

Anne-Germaine-Louise Necker, fille unique de Jacques Necker et de Suzanne Curchod, naquit à Paris en 1766. On peut juger de l'éducation et de l'instruction qui lui furent données sous les yeux de parents aussi distingués. Elle ne tarda pas à révéler, dès son extrême jeunesse, des facultés peu ordinaires et à laisser pressentir la femme de génie. Il faut lire quelques détails sur l'intérieur de cette illustre famille, écrits par une amie d'enfance de M^{me} de Staël, pour se faire une idée de ce qu'était celle-ci à l'âge de onze ans. Voici comment M^{me} Rilliet raconte sa première entrevue avec M^{me} Necker, et les transports de celle-ci à l'idée d'avoir une compagne : « Elle me parla avec une » chaleur et une facilité qui étaient déjà de l'éloquence » et qui me firent une grande impression. Nous ne » jouâmes point comme des enfants; elle me demanda » tout de suite quelles étaient mes leçons, si je savais » quelques langues étrangères, si j'allais souvent au » spectacle. Quand je lui dis que je n'y avais été que » trois ou quatre fois, elle se récria, me promit que » nous irions souvent ensemble à la Comédie; ajoutant » qu'au retour il faudrait écrire le sujet des pièces, et » ce qui nous aurait frappé; que c'était son habitude... » Ensuite, me dit-elle encore, nous nous écririons tous » les matins...

» Nous entrâmes dans le salon. A côté du fauteuil » de M^{me} Necker, était un petit tabouret de bois où » s'asseyait sa fille, obligée de se tenir bien droite. » A peine eut-elle pris sa place accoutumée, que trois » ou quatre vieux personnages s'approchèrent d'elle, » lui parlèrent avec le plus tendre intérêt : l'un d'eux, » qui avait une petite perruque ronde, prit ses mains » dans les siennes, où il les retint longtemps, et se mit » à faire la conversation avec elle, comme si elle avait » eu vingt-cinq ans. Cet homme était l'abbé Raynal; » les autres étaient MM. Thomas, Marmontel, le marquis de Pesay et le baron de Grimm.

» On se mit à table. Il fallait voir comment M^{me} Necker écoutait! Elle n'ouvrait pas la bouche, et » cependant elle semblait parler à son tour, tant ses traits mobiles avaient d'expression. Ses yeux suivraient les regards et les mouvements de ceux qui causaient; on aurait dit qu'elle allait au-devant de leurs idées. Elle était au fait de tout, même des sujets politiques qui, à cette époque, faisaient déjà un des grands intérêts de la Convention...

» Après le dîner, il vint beaucoup de monde. Chacun, en s'approchant de M^{me} Necker, disait un mot à sa fille, lui faisait un compliment ou une plaisan-

» terie... Elle répondait à tout avec aisance et avec » grâce ; on se plaisait à l'attaquer, à l'embarrasser, à » exciter cette petite imagination qui se montrait déjà » si brillante. Les hommes les plus marquants par leur » esprit étaient ceux qui s'attachaient davantage à la » faire parler. Ils lui demandaient compte de ses lec- » tures, lui en indiquaient de nouvelles, et lui don- » naient le goût de l'étude en l'entretenant de ce qu'elle » savait ou de ce qu'elle ignorait. »

(*La suite au prochain numéro.*)

L. M.

—
Lausanne, le 30 avril 1866.

Monsieur le rédacteur,

Je lis avec plaisir votre *Conteur*, qui m'intéresse parfois vivement. J'y remarque des choses très spirituelles et très naturelles suivant les sujets qu'il vous plaît de traiter, et, jusqu'à votre numéro du 24 mars, je n'aurais jamais supposé, ni même eu l'audace de vous contredire dans aucune de vos idées. Mais le jour en question, je lis un article ayant pour titre : *Avant et après*. Que veut dire cela, et à quoi cela peut-il avoir trait ? Cependant je continue ma lecture et je vois qu'il est question du genre humain... des hommes et des femmes.

Le titre de ces lignes était effectivement bien choisi, car il s'agissait des attitudes d'un jeune homme auprès d'une jeune fille avant et après le mariage. Les faits racontés ne sauraient être mis en doute, car ils sont justes ; mais, sans vouloir engager de lutte avec l'aimable personne qui a voulu manifester ses intentions à cet égard, je vais lui tracer en quelques lignes un examen peut-être un peu rigide de ce qui caractérise la vie de l'homme et celle de la femme ; je le fais avec le secours d'amis et avant tout avec mes propres expériences.

« La femme, il est vrai, a été créé pour être la compagne de l'homme, et si nous vivions loin d'elle, nous serions bien différents de ce que nous sommes ; les soins et les peines que nous nous donnons pour obtenir leurs bonnes grâces adoucissent ce ton brusque et sévère qui nous est naturel ; leur gaieté sert de contrepoint à notre humeur sérieuse et austère ; en un mot, l'homme serait moins heureux s'il n'avait la femme pour partager son existence.

Mais nous avons toujours rendu aux femmes des hommages qui ont peut-être excédé les justes bornes ; on en a fait des espèces d'idoles, mais à qui la première faute ? Elles ont, de leur côté, su se servir de puissants moyens pour nous attirer à elles ; elles ont su nous plaire et captiver nos regards ; néanmoins ce que jusqu'à ce jour la généralité n'a su découvrir, malgré la simplicité du moyen, c'est de plaire longtemps.

Si les hommes ont beaucoup de défauts, les femmes en ont certainement leur part, et permettez-moi quelques réflexions à ce sujet.

Une belle personne, toujours flattée dès le berceau, qui n'a été entretenue que de son teint et de ses grâces, reste communément ce que la nature l'a faite, un très bel objet pour les yeux. Sans cesse occupée d'elle-même, on la voit tomber dans une affectation ridicule ; ou bien c'est un bracelet qu'on rattache, un collier qu'on rajuste, un bouquet qu'on place au milieu de ses cheveux pour leur donner plus de charmes ; on rit pour montrer de belles dents ; on change d'attitudes à chaque instant, et quand l'occasion se présente on fait voir un pied mignon, etc., etc. Comment, à cette vue, ne pas sentir son sang bouillonner dans ses veines ; comment résister au désir d'être aimable ? C'est à quoi le jeune homme se voue, en face de tant de charmes. Voyant la femme sous l'empire de sa beauté, de ses manières enchanteresses et poussées le plus souvent, jusqu'à la coquetterie, il fait des promesses absurdes et exagérées, énivré qu'il est de tant de grâces et d'entrainement, fasciné par des paroles de tendresse et d'amour.

Pourquoi ne voit-on pas la femme sous sa véritable nature ; pourquoi, d'un autre côté, outrepasse-t-elle les limites naturelles de la raison ? Pourquoi gâte-t-elle l'œuvre magnifique de la créa-

tion par des accoutrements ridicules et par son affectation ? Pourquoi faire croire à ses semblables ce qu'en vérité on sait fort bien soi-même être un diminutif de la vérité ?

Il n'est pas rare de voir une demoiselle charmante, d'un physique agréable, dotée par la nature de tout ce que le peintre ne pourrait qu'imparfaitement reproduire à l'aide de son pinceau, il n'est pas rare, dis-je, de voir cette charmante personne ajouter sous la magnifique chevelure que Dieu lui a donnée des cheveux dont le véritable propriétaire est inconnu, et grossir sa mignonne tête d'un affreux chignon. Elle serre en outre sa taille gracieuse dans un abominable corset au point d'en perdre haleine au bout de quelques minutes ; elle ensevelit son corps dans une cage gênante, lourde, démesurément grande, et se coiffe d'un chapeau qui, par sa forme, excite plutôt la pitié que l'admiration. Nous ne parlons pas des joyaux jetés à profusion sur les différentes parties des vêtements.

Pensez-vous, mesdames, que c'est là le moyen de plaire ? non, certainement. Abandonnez tout ce ridicule superflu et habillez-vous simplement, mais convenablement, car nul n'est besoin de substituer aux grâces dont vous êtes si abondamment dotées, ces objets éphémères et illusoires qui gâtent l'ouvrage de la nature.

Une belle personne ne sera pas plus belle sous de magnifiques habits que la paysanne qui ne connaît rien de tous ces appas. Une jeune fille ne sera pas plus estimée parce qu'elle a renforcé ses cheveux d'un disgracieux chignon que la villageoise qui étaie ceux dont le coiffeur n'a jamais eu à s'occuper.

J'ai ouï dire que, dans un bal, on avait remarqué quelques dames portant non-seulement de magnifiques chignons, mais qui y avaient ajouté une quantité d'insectes tels que des hannetons, des papillons, etc.

Quant au caractère de la femme, il devrait certainement être plus pacifique ; si fort souvent des querelles, des niaiseries, viennent troubler la vie de famille, une large part en incombe aux femmes ; pour la moindre contrariété, pour un goûter ou un dîner resté sur le réchaud un quart d'heure de plus que d'ordinaire, pour le moindre accident, pour un ustensile détérioré ou cassé, pour une goutte d'eau répandue sur le parquet, etc., etc., la guerre est au logis !... Ah ! mesdames, soyez indulgentes, prouvez à vos maris ou à ceux qui doivent le devenir que vous les aimez réellement, et ils vous paieront en retour des mêmes sentiments ; « les bonnes femmes font les bons maris », dit le proverbe. Soyez dévouées à ceux que Dieu a créés pour vous protéger et vous verrez que tous les défauts que vous leur attribuez seront grandement amoindris.

J. B.

Les paratonnerres.

C'est une excellente chose qu'un paratonnerre, et toutes les maisons devraient en posséder un comme couronnement de l'édifice ; il doit remplir une seule condition, c'est d'être bon. Fichez une belle tige de fer sur le toit de votre maison, ou, ce qui vaut mieux, faites faire cette opération par le premier venu, et, au premier orage, la foudre tombe sur votre tête.

Ce n'est pas tout que la tige, il faut encore le conducteur. Quand vous entreprenez une course de montagne, longue ou difficile, vous choisissez un guide ; non pas seulement un porteur de vivres et liquides, un commissionnaire autorisé.... ou non, mais un homme connaissant les sentiers, les pas difficiles, un homme enfin sur qui vous puissiez compter. Eh bien ! quand vous avez assez de prudence pour mettre votre maison à l'abri du feu du ciel, prenez aussi un bon guide. Qu'est-ce en effet qu'un paratonnerre ? Ce n'est pas un engin qui éloigne la foudre, bien loin de là ! il l'attire au contraire, mais pour le diriger en lieu sûr, dans l'intérieur de la terre, au lieu de la laisser courir à sa